

Brève histoire du peuplement

Emmanuel Fauroux

Un espace longtemps peu occupé par de petits groupes pratiquant des systèmes de production très divers (avant la première moitié du XVIIe siècle).

Depuis des temps immémoriaux, l'activité dominante dans le Sud-Ouest était l'élevage extensif des zébus pratiqués par de petits groupes claniques organisés en petites chefferies hiérarchisées autour d'un clan dominant et de ses alliés, clients et dépendants.

Quelques sous-groupes eux aussi considérés comme autochtones, affirmaient leur originalité:

Les **Tanandro** pratiquaient la riziculture irriguée avec des aménagements sommaires. Ils constituaient la seule unité politique vraiment consistante de la région, regroupant un nombre sans doute assez important de petits villages organisés autour de terroirs agricoles permanents.

Des populations d'origines indéterminées tiraient leur subsistance de la forêt. On les a désignées sous le terme générique de **Mikea**. Il ne s'agissait probablement pas d'un groupe homogène descendant d'ancêtres communs mais de gens, d'origines diverses, qui savaient tirer leur subsistance de la forêt. On mentionne souvent l'association entre éléments " Mikea " et sous-groupes **Vazimba**, pêcheurs en eau douce et agriculteurs de décrue. Comme les Mikea, ils utilisaient les ressources de la forêt. Les **Kimosy**, sur les berges de l'Onilahy, font figure de population mythique. On trouve pourtant des traces de leur présence bien réelle et de leur mode de vie sans doute peu différent de celui des Vazimba. Ils n'ont pas laissé sur place d'héritiers directs. Les **Vezo**, pêcheurs de mer, constituaient de petits villages littoraux dépourvus de véritable organisation politique, recherchant pour cette raison l'alliance des groupes plus consistants qui vivaient dans leur voisinage à l'intérieur des terres.

Dans le vaste espace du Sud-Ouest, il y avait place pour tous. Les traditions laissent supposer que régnait une paix relative en l'absence de véritable concurrence dans l'accès aux ressources naturelles. On peut cependant imaginer que les vols de bœufs existaient déjà. On sait, par ailleurs, que des échanges commerciaux reliaient déjà des groupes dont les activités étaient complémentaires. Aucune autorité politique ne fédérait ces petits groupes peu fixés au sol.

Des chefferies qui se transforment en Royaumes contrôlant des peuples d'éleveurs.

. La grande migration zafiraminia.

Sans doute au XVIe siècle, des groupes d'éleveurs de bœufs qui se sentaient à l'étroit dans l'Anosy, à l'extrême sud-est de Madagascar, entreprirent de se déplacer lentement vers les vastes espaces vierges ou très peu peuplés qui s'étendaient au sud, au sud-ouest et à l'ouest de la grande île. A leur tête, se trouvait une chefferie aristocratique issue des Zafiraminia, un groupe d'islamisés qui, venus autrefois de La Mecque, s'étaient installés sur

le littoral est de Madagascar en imposant leur autorité aux populations autochtones. Les Zafiraminia étaient porteurs d'un modèle de société marqué par une forte hiérarchisation sociale. L'autorité était centralisée en la personne d'un souverain au pouvoir absolu. Son pouvoir, de nature politique, était soutenu par une autorité " magique ", détenue par des spécialistes. L'obéissance au souverain apparaissait ainsi comme une manière incontournable d'obéir à Zanahary, le Dieu créateur. Les souverains étaient choisis, ou s'imposaient, au sein d'une noblesse dotée de privilèges qui échappaient aux gens du commun. Les dépendants, d'autant plus nombreux que le groupe était puissant, conservaient toute leur vie le statut d'enfant. Ce contexte socio-politique, ce pouvoir centralisé et ces hiérarchies de statut se retrouvent jusqu'à aujourd'hui dans tous les groupes du Sud, du Sud-Ouest et de l'Ouest qui sont issus de ces premiers occupants inspirés du modèle Zafiraminia.

. Des chefferies qui deviennent des Royaumes et des " sujets " qui deviennent des groupes ethniques.

Au fur et à mesure de leur progression à travers un pays presque vide, des éléments du groupe trouvaient des conditions favorables à leur installation plus ou moins définitive. Quelques générations plus tard, quand ces pionniers avaient prospéré, ils étaient devenus suffisamment forts pour constituer une unité politique solide et autonome. Les Royaumes du Sud et du Sud-Ouest ont tous suivi cette voie, formant des unités socio-politiques qu'on a pris l'habitude de désigner sous le nom de groupe ethnique.

C'est ainsi qu'Andriamanary s'installa dans l'extrême sud, l'Androy actuel, à la tête d'un groupe, dont les descendants forment aujourd'hui l'ethnie Tandroy. Un chef du clan noble Maroserana s'installa un peu plus loin dans ce qui est aujourd'hui le Mahafale. Il en devint le souverain, tandis que son clan devenait une dynastie respectée et que ses sujets formèrent l'" ethnie " mahafale. Un Zafimanely prit le pouvoir dans ce qui est aujourd'hui le pays bara où se formèrent plus tard plusieurs petits royaumes unis par des liens de parenté étroits entre souverains. La dynastie Zafimanely forme, aujourd'hui encore, une aristocratie reconnue au sein de l'ethnie Bara.

En arrivant sur les rives du Mangoky, le grand fleuve qui sépare le Sud-Ouest et l'Ouest, une partie du groupe se scinda en deux dans des conditions qui devinrent conflictuelles. Le partage de l'espace s'effectua de façon très inégalitaire. Au sud, entre les fleuves Mangoky et Fiherenena, dans un territoire relativement réduit, les Andrevola et leurs sujets. Au nord du Mangoky, sans autre limitation spatiale en direction du nord, des Maroserana (parents de ceux du Mahafale mais entièrement autonomes) accompagnés de leurs sujets.

Parmi les sujets des chefs Andrevola figuraient des autochtones (éleveurs de bœufs, Tanandro, Mikea, Vazimba et Vezo) qui acceptèrent plus ou moins spontanément l'autorité des conquérants. Ces groupes n'avaient d'ailleurs pas les moyens de s'opposer à la force de frappe des Andrevola et des Maroserana. Regroupés dans une unité politique à peu près cohérente, sous l'autorité des rois Andrevola, ils constituèrent, dès lors, l'"ethnie " masikoro. On peut donc définir celui-ci comme l'ensemble des descendants de ceux qui furent autrefois les sujets des rois masikoro et qui vivent sur le territoire de l'un des royaumes andrevola (à la veille de la colonisation, il existait cinq petits royaumes andrevola).

Au nord du Mangoky, grâce à leurs exploits guerriers, les sujets des Maroserana commencèrent à devenir fameux sous le nom de Sakalava. L'unité politique qu'ils construisirent alors et qui ne cessa de s'agrandir jusqu'au XIXe siècle, devint le grand Royaume sakalava du Menabe (on prononce Menabé). Le roi du Menabe fut longtemps, avec

le roi de l'Îmerina l'un des deux personnages les plus puissants de Madagascar. La royauté masakoro n'avait pas un éclat comparable. Elle apparaissait comme une vassale médiocre des souverains maroserana du Menabe.

Nous nous intéressons ici plus particulièrement aux Bara et aux Masikoro, les "peuples autochtones" des régions étudiées.

. La dynastie Zafimanely et les Royaumes bara.

Dans des conditions historiquement complexes, les Zafimanely ont établi solidement leur influence sur un vaste espace. Cinq Royaumes se formèrent ainsi, théoriquement alliés mais, en réalité, très autonomes.

On appelle aujourd'hui Bara les descendants de ceux qui furent les sujets des souverains zafimanely et qui vivent sur le territoire de l'un des cinq anciens royaumes bara.

La plus puissante et la plus prestigieuse de ces unités politiques est constituée par le Royaume Bara Imamono (littéralement "Le Royaume des Bara qui tue", situé autour du bourg actuel d'Ankazoabo, au contact direct du pays masakoro. Par rapport à leurs voisins mahafale, masakoro, tanosy..., les Bara présentent un certain nombre de caractéristiques. Plusieurs traditions parlent, pour certains d'entre eux, d'une origine africaine qui explique peut-être leur physique souvent athlétique. Ce sont d'excellents éleveurs de bœufs, aimant cette activité jusqu'à la passion. On dit aussi que ce sont de très habiles voleurs de bœufs, les meilleurs à Madagascar. Il est vrai que la capture de bœufs appartenant à des groupes non alliés constituait, dans le système traditionnel, un mode normal d'accumulation. Les Bara étaient ainsi de voisins redoutés. Chez les Masikoro, les Mahafale et les Sakalava, pour qu'un pâturage soit considéré comme bon, il fallait qu'il soit d'accès difficile pour les pillards bara. Malgré leur passion pour les bœufs, les Bara ont précocement, développé une riziculture irriguée de qualité dans les *vavarano*, unités sociales locales organisées autour de l'accès à un cours d'eau (A. de St Sauveur, 2002).

. La dynastie Andrevola et le Royaume masakoro.

Malgré leur vocation de pasteurs, les poussant à de fréquents déplacements à la recherche de nouveaux pâturages, les Masikoro furent rapidement bloqués dans un espace relativement restreint entre Fiherenena et Mangoky où ils étaient entourés de voisins belliqueux et dangereux : les Mahafale au sud, les Bara à l'est et les Sakalava au nord. Dans ces conditions, les Masikoro confrontés à des possibilités d'expansion à peu près nulles, se sont sédentarisés précocement, alors que, au même moment, les Sakalava pouvaient poursuivre indéfiniment la recherche de nouveaux pâturages dans les immenses espaces presque inhabités qui s'offraient à eux dans la direction du nord. Les Masikoro ont donc développé, plus tôt que les Sakalava, une agriculture à peu près sédentaire, notamment sur les berges des cours d'eau (*baiboho*). Cette avance leur a été utile quand, au XXe siècle, l'agriculture est devenue une option incontournable.

. Des Royaumes de mauvaise réputation

Au XIXe siècle, les pays bara et masakoro sont restés anormalement peu peuplés, essentiellement en raison de leur réputation d'insécurité. A une époque où, en Androy, en Mahafale et, surtout, en Menabe les nouveaux venus étaient favorablement accueillis, les

groupes, à la recherche d'une nouvelle installation pour améliorer leurs conditions de vie, évitaient soigneusement l'Ibara et le Masikoro.

. Des Bara " qui tuent ".

Les bandits bara ont toujours entretenu les chroniques locales en pays masakoro ou dans le Menabe sakalava. Cette réputation était sans doute exagérée car il a toujours existé de paisibles villages de riziculteurs bara qui n'étaient pas particulièrement experts dans l'art de razzier. Mais, il est vrai que de redoutables bandes de voleurs existèrent autrefois et existent encore aujourd'hui en Ibara. Cela tient peut-être à l'existence du massif ruiniforme de l'Isalo qui constitue un magnifique avantage naturel pour des activités prédatrices. Il s'agit d'un ensemble spectaculaire de canyons, de cavernes profondes et de grottes qui constituent des repaires imprenables qui découragent les volés poursuivants. Aujourd'hui, l'Isalo, longé par une grande route nationale et parcouru par des touristes randonneurs amateurs d'écologie, a un peu perdu sa fonction de repaire au profit des régions accidentées et enclavées qui s'étendent encore en Ibara, en amont sur le fleuve Onilahy.

. Des souverains Andrevola qui razzient parfois leurs propres sujets.

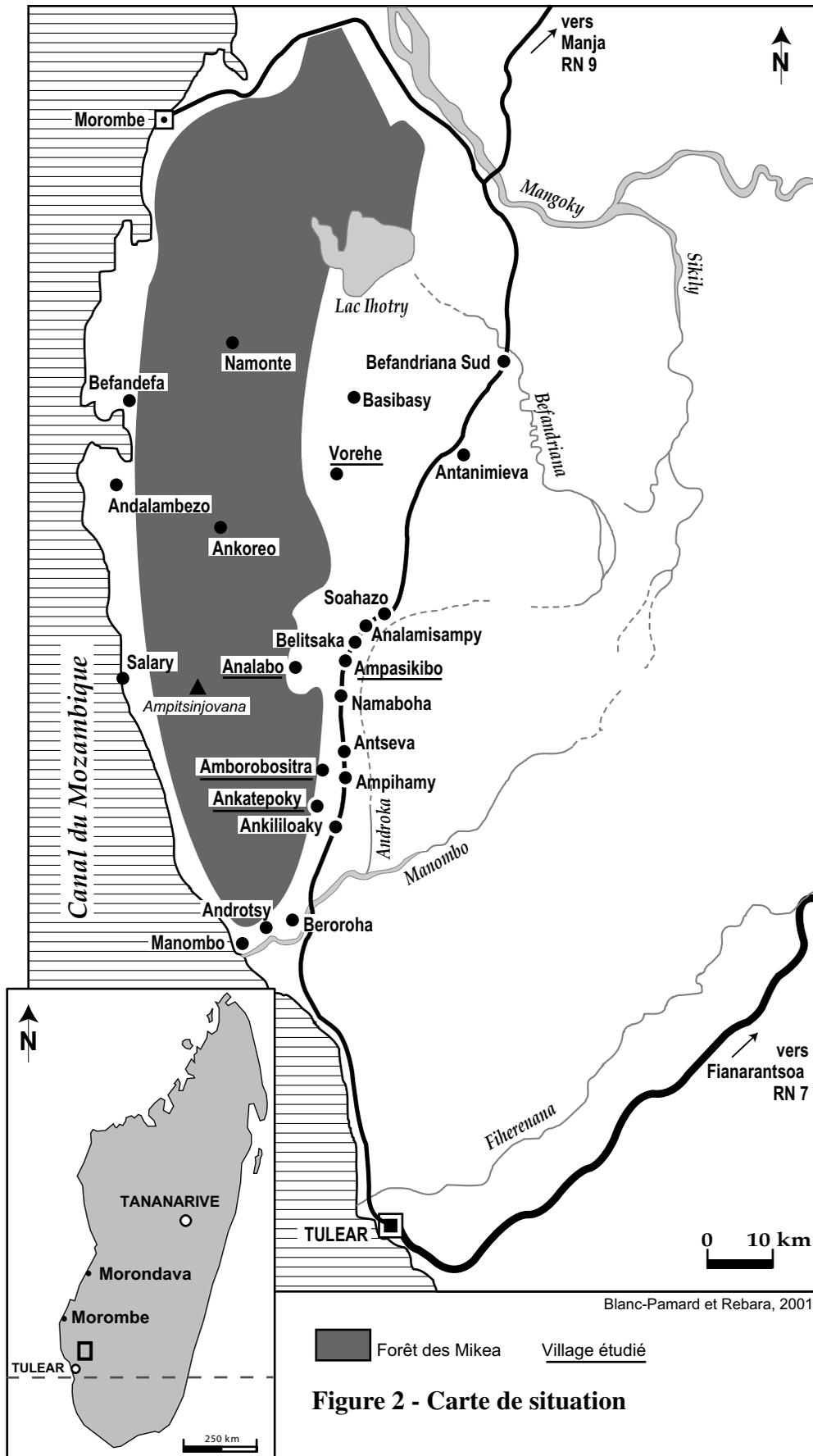
Les Sakalava se sont longtemps enrichis en mettant à profit la conquête des régions situées plus au nord et, surtout, en razziant fréquemment les hautes terres. Les Bara, nous l'avons vu, volaient les boeufs d'autrui beaucoup plus qu'on ne volait leurs bœufs. Les rois Masikoro, par contre, n'étaient pas assez puissants pour razzier leurs voisins plus belliqueux et plus militarisés qu'eux. Pourtant, leur survie même dépendait de leur approvisionnement en armes et en munitions fournies par les navires de traitants qui faisaient escale dans la baie de St Augustin, ou aux abords de l'îlot de Nosy Ve ou, encore, dans le site qui deviendrait plus tard le port de Tuléar. Pour obtenir les boeufs et les esclaves dont ils avaient ainsi besoin, ils prirent donc la fâcheuse habitude de piller leurs propres sujets, volant leurs bœufs et, quand cela était nécessaire, les prenant comme esclaves. Dans ces conditions, beaucoup de Masikoro cherchèrent à fuir les exactions de leurs souverains. Certains franchirent le Mangoky pour se rallier au Royaume de Menabe en devenant ainsi des Sakalava. D'autres, préférèrent rester sur place en se cachant dans les forêts environnantes où l'on pouvait survivre dans d'assez bonnes conditions. Les Mikea actuels sont, pour une bonne part, les héritiers de ces fugitifs masakoro, traqués par leur propre souverain.

A la fin du XIXe siècle, l'Ibara et la région comprise entre Fiherenena et Mangoky étaient donc anormalement peu peuplés.

. Colonisation et nouvelle structuration du peuplement régional.

Les débuts de la colonisation ont profondément remanié les données du peuplement du Sud-Ouest. L'Ibara et le pays masakoro furent très inégalement touchés par ces bouleversements. L'Ibara, en effet, n'a pas attiré de grands projets de colonisation agricole à la différence du Masikoro dont l'important potentiel agronomique fit l'objet rapidement d'une tentative coloniale de mise en valeur. Faute de main d'œuvre disponible sur place en nombre suffisant, il fallut susciter l'immigration de travailleurs en provenance de régions exportatrices de main d'œuvre, c'est-à-dire, surtout du pays betsileo, du littoral sud-est (pays antesaka, région de Vangaindrano) et, plus tard, de l'Androy.

. Un pays masakoro, favorable à la colonisation agricole, devenu le pôle d'importantes migrations.



Les Masikoro ont d'abord perçu les colonisateurs comme plus puissants et plus redoutables encore que les souverains andrevola. Quelques-uns ont donc aussi cherché à se cacher, notamment dans la forêt dite des Mikea où ils savaient pouvoir survivre à l'abri des importuns.

Rapidement, la région dite du "couloir d'Antseva", peu peuplée et disposant d'un fort potentiel agronomique et pastoral, a suscité de nouvelles implantations. D'une part, des Masikoro, trop à l'étroit plus au sud, au voisinage du Fiherenena, profitèrent de la "paix française" pour commencer à utiliser les beaux pâturages qui y étaient encore largement disponibles. D'autre part, de grandes concessions coloniales commencèrent à être attribuées dans la zone. Faute de main d'œuvre locale, les colons durent faire appel à des immigrants. Plus tard, dans les années cinquante, l'échec de la colonisation agricole a eu plusieurs conséquences importantes sur le peuplement de la zone.

. La plupart des colons européens sont partis. Ils ont été progressivement remplacés par des "karany" (commerçants indo-pakistanaïens originaires du Gudjerat) qui, si l'on peut dire, se sont "masikorisés". C'est-à-dire que, au lieu de s'imposer en s'appuyant sur le rapport de force créé par la colonisation, comme l'avaient fait les colons concessionnaires *vazaha*, ils se sont fait admettre en s'appuyant sur la "coutume" masikoro. Ils ont ainsi construit des réseaux d'alliances solides, sur une base notamment matrimoniale, et ils ont créé des rapports de clientèle très appréciés par les autochtones car fondés sur une gestion généreuse de leurs richesses. Ils ont ainsi su se rendre indispensables en respectant habilement le fonctionnement de la société masikoro. Cela ne les a pas empêchés de mettre en place des rapports d'exploitation remarquablement efficaces qui les ont enrichis et leur ont permis de contrôler l'essentiel du pouvoir local.

. Les Masikoro continuent à se comporter comme des autochtones (*tompontany*), en ce sens que, jusqu'à une date récente, les nouveaux arrivants ne pouvaient s'installer et accéder à la terre sans s'allier à eux. Une bonne gestion de la protection offerte par les autochtones leur a souvent permis de prélever une rente sur la production des nouveaux arrivants, mais aussi de les maintenir dans une relative dépendance morale souvent décisive dans l'organisation du pouvoir local.

Les Mikea constituent une catégorie particulière de *tompontany* qui offrent la précieuse particularité d'être aussi *tompon'ala*, ("maîtres de la forêt"). Cela leur donne un statut privilégié de médiateurs spécialisés, capables de négocier efficacement avec les esprits de la forêt, fonction particulièrement utile pour des défricheurs qui s'attaquent frontalement à la forêt au risque de déclencher des représailles d'ordre surnaturel.

. Les migrants ont normalement un statut qui ne leur donne pas accès à tous les pouvoirs des *tompontany*, mais l'ancienneté de leur présence et, parfois, leur réussite économique (plusieurs *mpanarivo* –propriétaires de grands troupeaux de bœufs - sont des migrants) ont souvent permis d'inverser les rôles. De plus, les villages de migrants manifestent parfois une forte cohésion sociale fondée sur la parenté ou sur une origine géographique commune. La durée de résidence sur place constitue aussi toujours une atténuation significative à l'infériorité de statut. A la deuxième ou troisième génération, le migrant qui a compris le fonctionnement de la société autochtone a généralement su établir à son profit un dense réseau d'alliances qui consolident sa situation.

. Des éléments favorisant l'ébauche d'une construction régionale.

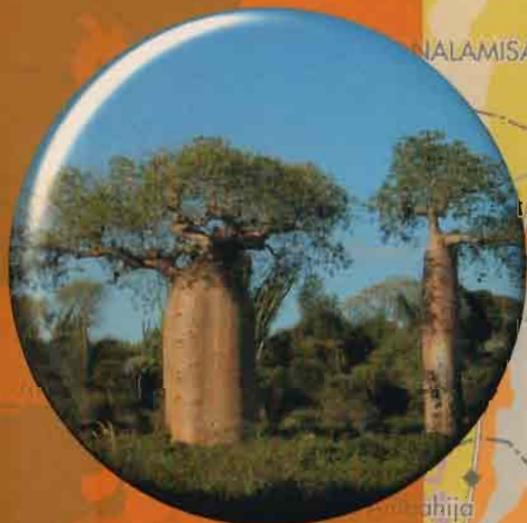
La ville de Tuléar a bénéficié, au début de la colonisation, de plusieurs apports simultanés (Koto B., 1996). Son port, malgré diverses difficultés naturelles, a pris la place occupée autrefois par la baie de Saint-Augustin, puis par Nosy Ve. Elle a, ensuite, été choisie comme la capitale administrative de l'immense région sud, la plus vaste des six régions constitutives de Madagascar. Elle a, enfin, bénéficié de sa situation de carrefour entre sous-régions bien différenciées qui avaient jusque là des difficultés considérables pour communiquer entre elles. Tuléar a ainsi permis de faire apparaître des complémentarités là où il n'y avait jusqu'alors que des enclaves impuissantes de communiquer. Au nord, le pays masakoro à l'agriculture prometteuse, qui, avec la culture du coton allait apparaître, dans le troisième quart du XXe siècle, comme l'un des fleurons des cultures malgaches d'exportation, à l'est-nord-est, la vallée du Fiherenena et son riche potentiel agricole, à l'est sud est la vallée de l'Onilahy, frontière du pays mahafale et voie d'accès au magnifique terroir rizicole de la vallée de la Taheza...

Par contre le projet colonial de constitution de centres ruraux secondaires servant de relais entre les terroirs et la ville, consommatrice et exportatrice, n'a jamais pu être réalisé. A la " belle époque " des exportations de pois du Cap, Andranopasy, Morombe, Manombo ont connu quelques années d'intense activité avant de retomber dans une torpeur séculaire. Le coton a, un instant, " dopé " Ankazoabo et Ankililoaka, mais ces agglomérations n'ont jamais vraiment dépassé le stade de gros villages ou de très modestes petits bourgs.

IRD
Editions



Environnement et pratiques paysannes à Madagascar



Éditeurs scientifiques
Florent Lasry
Chantal Blanc-Pamard
Pierre Milleville
Samuel Razanaka
Michel Grouzis

ATLAS CÉDÉROM

La région sud-ouest de Madagascar fait l'objet de mutations agraires, rapides et de grande ampleur, dans lesquelles interfèrent des phénomènes démographiques, sociaux, techniques et écologiques.

Le programme de recherche Gestion des espaces ruraux et environnement à Madagascar (GEREM), mené conjointement par des chercheurs de l'IRD et du CNRE de 1996 à 2002, a mobilisé des écologues, des agronomes et des géographes pour étudier les relations entre les pratiques paysannes et l'environnement sur trois sites de la région, et notamment dans la forêt des Mikea.

La culture pionnière du maïs sur abattis-brûlis constitue depuis une vingtaine d'années la cause principale d'une déforestation spectaculaire, et sans doute irréversible, qui s'accélère au cours du temps. Avec l'installation des populations migrantes et la réduction des terres agricoles disponibles, de profondes recompositions affectent les relations sociales, les systèmes de production et l'organisation de l'espace rural ; implanté depuis longtemps, l'élevage est aussi un facteur important dans la dynamique des savanes du Sud-Ouest. Dans un tel contexte, les questions de développement et d'environnement sont étroitement liées, et se posent avec acuité.

Ce Cédérom privilégie l'observation de terrain des dynamiques de déforestation, et fait une place importante à l'outil cartographique, à l'iconographie, et à la vidéo ; la photographie aérienne en paramoteur a notamment été utilisée, coordonnée avec les images satellitaires. Il synthétise les travaux de l'ensemble de l'équipe, et fournit aux chercheurs, aux acteurs du développement, aux opérateurs de l'environnement, aux étudiants, une riche base de données sur une région-témoin du Sud-Ouest malgache.

Recherches de l'UR 100 « Transitions agraires et dynamiques écologiques » (2000 – 2004)

Liste des auteurs :

AUBRY Christine
BLANC-PAMARD Chantal
GARDETE Yves-Marie
GROUZIS Michel
LASRY Florent
LE FLOCH Edouard
LEPRUN Jean-Claude
MANA Parfait
MILLEVILLE Pierre

RAHERISON Mahefasoa
RAJADONARIVELO Sitraka
RAKOTOARIMANANA
 Vonjison
RAKOTOJAONA
 Hanitriniomy
RAKOTONDARAMANANA
 Modeste
RAKOTONIRINA Bruno

RAMAROMISY Auguste
RANAIVOARIVELO Nivo
RANDRIAMBANONA Heizoa
RASOLOHERY
 Andriambolantsoa
RAZANAKA Samuel
REBARA Flavien
TERRIN Sandrine

CD-ROM
PC/MAC

Configuration requise :
PC : Windows NT, 2000, XP ;
Internet Explorer configuré
pour ouvrir des fichiers
Acrobat dans une fenêtre
HTML
Macintosh : MacOS ou OS X,
Acrobat Reader 5 ou plus



Institut de recherche
pour le développement
Paris, France



Centre National de Recherches
sur l'Environnement



9 782709 915177

ISBN : 2-7099-1571-5
35 €